

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

2^{ème} année, No. 69. — Samedi, 29 août 1885
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



M. LE GÉNÉRAL BARON DE CHARETTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 29 août 1883

SOMMAIRE

TEXTE : Primes mensuelles. — Entre-nous, par Léon Ledieu. — Clara Dumont, par Stanislas Coté. — La dernière étreinte, par Mme J. Colomb. — La Porteuse de Pain (suite). — Notes et impressions. — Un conseil par semaine. — Récréations de la famille. — Rébus — Choses et autres.

GRAVURES : Portrait du général baron de Charette. — La leçon de tricot. — Gravures du feuilletton. — Portrait de l'hon. juge T.-J.-J. Loranger. — Rébus.

PRIMES MENSUELLES

SEIZIÈME TIRAGE

Le seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros du mois d'août), aura lieu lundi, le 7 septembre, à huit heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le public est invité à y assister.

ENTRE-NOUS

SALUT à la France !
Au nom des six mille abonnés du MONDE ILLUSTRÉ, je souhaite la bienvenue à nos amis qui nous arrivent des bords du Rhône, de la Seine, de la Loire, de la Gironde, de toute terre française.

Autrefois, il n'y a pas encore longtemps de cela, quand un Français de France venait au pays canadien, c'était sinon un événement, tout au moins chose bien rare, trop rare.

Plus d'un vieillard, qui avait entendu de la bouche de son père le récit du grand drame qui s'est terminé par ce mot ignoble d'un roi abruti par les débauches : " Eh ! que me font à moi quelques arpents de neige ! " plus d'un vieillard, dis-je, apprenant alors qu'un Français était arrivé, venait, de bien loin souvent, pour voir de près cet homme qui venait du pays de ses aïeux.

C'est que son père lui avait donné, en même temps que la vie, tout l'amour qu'il avait pour la France. C'est que les traditions s'étaient conservées bien pures et que le cœur de tout Canadien battait bien fort quand on apprenait des nouvelles de la France.

.

Il y a trente ans, on s'arrachait un journal français, fut-il vieux de six mois.

On s'assemblait dans une salle, la plus grande de la maison ; les voisins prévenus étaient présents, et là, au milieu d'un silence religieux, l'heureux possesseur du trésor convoité déplaçait le journal lentement, gravement, et quand d'un ton important il commençait la lecture : " Paris, 29 août 1855..." un frisson vous courrait par tout le corps, et on écoutait...

Parfois une exclamation de joie, un cri de bonheur !

On croyait entendre retentir le canon de l'Alma, de Malakof et de Sébastopol.

On frissonnait de fierté. Les tailles se redressaient, l'œil flamboyait quand on entendait le récit de la bataille d'Inkermann, où un brave général français sauvait l'armée anglaise !

— Sans nous, disait-on, hein ! sans les Français, où seraient-ils, les Anglais ?

Car tout ce qui était France était toujours nous.

Un autre matin, c'était Magenta, Solferino, Pékin, Mexico, etc... !

Mais toujours, quand on avait terminé la lecture du journal, un soupir, un long soupir soulevait toutes les poitrines, et plus d'un disait tout bas : " Pas un mot de nous ! jamais on ne parle du Canada !... Sommes-nous donc oubliés, nous qui n'oublions pas ? "

Et cependant le progrès marchait toujours, les bateaux à vapeur perfectionnés rendaient les voyages moins longs et plus agréables.

Les pilotes du golfe montaient toujours sur des navires anglais et les conduisaient au port, se de-

mandant : " Quand donc aurons-nous sous les pieds un navire portant le pavillon français ? "

Les mois, les années s'écoulaient, et toujours rien, rien...

Oh ! si jamais amis inconnus ont été attendus avec impatience, c'est bien vous.

.

Quand le vent du malheur passa sur la France, on sembla un peu se réveiller et se souvenir. Les pauvres ont meilleure mémoire que les riches.

On nous envoya alors une émigration qui ne nous convenait nullement.

Ces immigrés ne nous comprenaient pas, nos idées n'étaient pas les mêmes, et on se demanda bientôt d'où venaient ces hommes qui n'avaient plus rien de commun avec nous. Après quelques mois de séjour ils partirent, et les Français qui sont restés chez nous depuis dix ou quinze ans, sont des hommes honorables, qui se sont fait une position dans leur nouvelle patrie.

Ce sont enfin de vrais Canadiens des vieux pays, de même que nous sommes des vieux Français du nouveau monde.

Depuis quelques années quelques Français de plus sont venus se fixer au milieu de nous, et bien que les commencements soient difficiles ici comme partout ailleurs, ils n'ont pas lieu de trop se plaindre d'avoir changé de pays.

Mais, en somme, la France envoie très peu de ses enfants au Canada, et à Montréal, où ils sont en plus grand nombre, on en compte à peine trois cents.

Tous ces excellents émigrés qui ont conquis vaillamment leur place dans la société, ne sont en réalité que les pionniers de la seconde découverte du Canada (puisque la France l'avait oublié depuis si longtemps).

.

Aujourd'hui, on nous envoie une avant-garde d'explorateurs, de journalistes et de savants. Je vous donne ci-après les noms des principaux délégués :

Le président de la délégation est M. de Molinari, membre correspondant de l'Institut de France, administrateur du Crédit Franco-Canadien, chevalier de la Légion d'honneur et rédacteur du *Journal des Débats*.

Le secrétaire est M. Agostini, ancien commissaire de l'exposition internationale d'Amsterdam, en 1883, délégué du syndicat maritime et fluvial de France.

Les membres du bureau sont : M. Demanche, avocat, rédacteur en chef de la *Revue Française*, correspondant du *Soleil*. Il est de plus membre de la Société de Géographie de Paris et du Club Alpin.

M. Peinault, représentant du *Journal de Paris* et membre de la Société de Colonisation de France.

M. de la Brière, ancien zouave pontifical, chevalier de la Légion d'honneur, lauréat de l'Académie Française, auteur de " M^{me} de Sévigny en Bretagne," rédacteur du *Gaulois*, de la *Gazette de France* et du *Correspondant*. M. de la Brière représente aussi le *Figaro* et le *Gil Blas*. Il vient d'obtenir un grand succès littéraire avec son dernier livre intitulé : " Au Cercle."

M. Waulbaum, ingénieur des arts et manufactures, président du comité de mécanique de la Société Industrielle, juge au tribunal du commerce de Reims.

M. Acqueri, pharmacien, à Paris, délégué cantonal pour les Ecoles de la ville, membre de la Commission scolaire.

A côté de ces hommes distingués viennent des touristes et des visiteurs qui ont pour but d'étudier le pays et de chercher à fonder chez nous des industries nouvelles.

Qu'ils soient tous les bienvenus !

.

La réception faite aux délégués a été digne de Montréal, et j'espère qu'ils emporteront un bon souvenir du Canada.

A la soirée donnée par le Maire, l'adresse suivante a été lue :

Messieurs les délégués,

Les démonstrations d'amitié et de cordiale confraternité dont vous avez été l'objet, sur tout le parcours de la route depuis Halifax jusqu'à Montréal, ont dû vous faire com-

prendre que vous ne vous trouvez pas ici en pays étranger. Vous rencontrez chez nous les fils de la France canadienne, saluant en vous leurs frères aînés de la France d'outre-mer.

Vous foulez le sol d'un pays heureux et prospère sous l'égide du gouvernement anglais, mais d'un pays habité par un petit peuple qui, tout en se montrant loyal envers le drapeau qui le protège, est aussi resté fidèle aux liens du sang et aux sentiments de fraternité qui le rattachent à l'ancienne mère-patrie, la France.

Tout Montréal, sans distinction d'origine et de croyance, salue votre arrivée parmi nous, parce que vous nous venez porteurs de paroles de paix et d'union et d'offres de relations industrielles et commerciales.

Soyez les bienvenus !
Je suis heureux personnellement d'avoir l'occasion de vous offrir officiellement l'hospitalité de la métropole commerciale du Canada.

Montréal, fondé par les Français, a grandi et prospéré sous le régime anglais.

Qu'il nous soit permis d'espérer que votre visite ici sera l'avant-garde d'une reprise sérieuse de relations qui ne sauraient manquer d'être avantageuses à la France et au Canada.

Soyez doublement les bienvenus parce que vous représentez aujourd'hui une nation amie de l'Angleterre, une nation qui a mêlé ce sang gaulois de la France aux sangs saxon et celtique de la Grande-Bretagne sur les plaines glorieuses d'Inkermann, de l'Alma, de Balaklava et sous les murs de Sébastopol.

Comme vous, messieurs, nous nous glorifions d'avoir conservé la mémoire du cœur, et c'est pourquoi nous sommes si heureux aujourd'hui de recevoir des hôtes de distinction qui nous sont attachés par les liens sacrés du sang et par l'alliance historique des deux drapeaux qui sont pour nous un signe de progrès et de civilisation.

-H. BEAUGRAND,

Maire de Montréal.

.

Oui, il faut espérer que cette visite sera l'avant-coure d'une reprise sérieuse d'affaires entre la France et le Canada, car c'est là que tendent tous nos efforts.

Il ne faut pas s'en tenir aux démonstrations purement platoniques, mais nous devons en arriver à une entente afin d'avoir des relations directes et suivies.

Une des premières choses à faire serait d'établir une ligne de vapeurs française entre la France et le Canada.

La ligne qui existe actuellement et qui jouit de l'indemnité accordée par les deux pays, n'a de français que le nom, car au fond elle est anglaise et pas autre chose.

Les voyageurs français, qui ont fait la traversée sur le *Damara*, ne font pas les plus grands éloges de cette compagnie.

Ils disent que la nourriture est mauvaise, que les cabines sont mal disposées, et qu'en fin de compte on y est très mal traité à l'anglaise, c'est-à-dire aussi mal que possible.

Si ce rapport est exact, il faudra de toute nécessité mettre ces anglo-saxons de côté et les remplacer par des hommes sérieux.

.

La semaine qui vient de s'écouler a été signalée par un triste événement, la mort de l'hon. juge T.-J.-J. Loranger, président général de la Société Saint-Jean-Baptiste.

M. Loranger fut une personnalité dans notre politique et au barreau.

Lors de la célébration de la grande fête de 1884, il travailla avec toute l'ardeur d'un jeune homme pour assurer le succès de la fête des noces d'or de notre société nationale.

Il était professeur de droit administratif à l'Université Laval, qui lui a conféré le degré de docteur en loi.

Il a été chargé de la codification des lois provinciales, et son érudition a rendu au pays des services dont tous les législateurs de l'avenir seront heureux de tirer profit.

Il a écrit un commentaire sur le Code Civil — dont deux volumes ont déjà paru — qui n'aurait pu manquer de le placer au premier rang de ceux qui ont écrit sur notre jurisprudence. Ses lettres sur l'interprétation de la constitution fédérale sont en grande estime dans le monde légal.

.

LE MONDE ILLUSTRÉ donne sur sa première page le portrait du vaillant colonel des Zouaves Pontificaux, le brave de Charette, nommé général pendant la campagne franco-prussienne, par Gambetta.

Ces traits mâles et réguliers semblent refléter la noblesse des sentiments de ce soldat sans peur et sans reproches.

* * *

J'en apprends une très bonne, à l'instant ; je vous la donne, c'est une primeur, à moins qu'un indiscret n'ait volé la chose.

Ceci se passait à la Nouvelle-Orléans, il y a de cela..... ans, le président de la Société Saint-Jean-Baptiste voulait faire convenablement les choses, au 24 juin, commanda à un peintre de crû une bannière, mais une bannière soignée.

—Comprenez-vous bien, dit le président, deux branches d'érables et un castor.

—Deux branches d'érables et un castor.

—Est-ce bien compris ?

—.....et un castor ?

—Oui, un castor, un vrai castor, quoi !

—Pour quand le castor et l'érable ?

—Demain, sept heures, on part à sept heures et un quart précises.

L'homme s'en va.....

* * *

Hélas ! trois fois hélas !

Le lendemain, à sept heures et vingt minutes— on avait retardé le départ de cinq minutes— le peintre paraît avec la bannière, qu'il déploie d'un air fier et patriotique.

—La voilà, dit-il, la bannière canadienne !

* * *

Horreur ! Oui, la voilà, la bannière, elle est là, la voyez-vous ?

Deux branches d'érables splendidement faites, vertes, nature, sur fond blanc, et au milieu, un castor. Quel castor ? ? ?

Canadiens, voilez-vous la face, ce castor était un vrai castor !

Un chapeau..... !!!

LÉON LEDIEU.

CLARA DUMONT

(Suite et fin)

CLARA fut sensible à la générosité de sa bienfaitrice, malgré que les termes du testament ne lui plussent guère.

Malheureusement, on sut bientôt que Clara était riche, et la terre qui recouvrait la dépouille mortelle de Bibiane Lourbec n'était pas encore sèche, que déjà les époux assaillaient sa nièce.

Clara, tout d'abord, leur fit la sourde oreille, mais bientôt la solitude se faisant autour d'elle et effrayée par l'idée de coiffer sainte Catherine, elle se mit à réfléchir sérieusement.

Elle fut même sur le point de prendre une décision sage et de contracter un mariage raisonnable.

Il y avait dans son voisinage un honnête jardinier, du nom de Poisvert, qui, après avoir passé quelques années aux Etats-Unis, où il s'était amassé quelques milliers de piastres, était revenu au pays avec l'intention d'y faire souche.

Il avait déjà vu Clara à l'église, il l'avait aussi rencontrée quelque fois en promenade avec sa tante. En bon voisin, il avait rendu à ces dames quelques-uns de ces petits services qui entretiennent les bonnes relations.

Clara lui plaisait beaucoup, à ce point qu'il avait maintes fois déclaré que si jamais il prenait une femme, mademoiselle Clara serait la choisie.

Poisvert était un parti fort désirable ; aussi, bien des mères l'auraient pris pour gendre.

Quelques mois après la mort de Bibiane Lourdec, Poisvert, qui jusque-là s'était tenu à une distance respectueuse, chargea son confesseur de parler pour lui à Clara.

Ce digne prêtre, qui aimait beaucoup Clara et Poisvert, parla à la jeune fille des bonnes qualités du jardinier, de son amour du travail, de son honnêteté, etc. Il l'assura qu'elle serait parfaitement heureuse en ménage avec un pareil mari.

Clara fut flattée des intentions de Poisvert, elle fut même sur le point de consentir ; malheureusement, ses idées romanesques vinrent de nouveau se mettre en travers.

Elle ne donna qu'une réponse évasive à Poisvert.

De même que dans l'air vivent des oiseaux de proie, ainsi parmi les hommes se rencontrent des chevaliers d'industrie et des escrocs, qui préfèrent extorquer une fortune que de se donner le trouble de la gagner honnêtement. On voit le plus souvent ces gens se faufiler avec succès auprès des héritières.

Parmi tous ceux que l'appât de la richesse avait attirés auprès de la belle Clara Dumont, il s'en trouvait un qui avait sûrement deviné ses vanités. Il s'y prit de telle façon que bientôt la pauvre fille se crut aimée sincèrement.

Alfred Lairbon, qui se faisait appeler le comte Sainte-Foye et se prétendait allié aux grandes familles des de Narbonne, des d'Armagnacs, des de Lara, en France, était tout bonnement le fils d'un cordonnier du comté de Napierville. Sous le prétexte de faire son chemin plus vite, il était venu à Montréal où il s'était fait admettre instituteur assistant dans une école élémentaire. Fatigué de la vie de pédagogue, il abandonna bientôt l'enseignement pour faire mieux, à son dire. Il s'insinua si bien dans les faveurs d'un prêtre riche, qu'il parvint à lui extorquer quelques milliers de piastres, qu'il gaspilla en peu de temps. Ayant tenté de refaire sa fortune au moyen de timbres-poste contrefaits, il faillit être pincé par la police, qu'il eut cependant le bonheur de dépister. Il était encore au large quand il fit la connaissance de Clara.

La malheureuse enfant ne connaissait de la vie que ce que lui en avaient appris les romans, crût bien qu'elle avait trouvé le mari de ses rêves, lorsqu'elle vit entrer chez elle ce beau garçon, élégant, fin parleur et de plus titré.

Lairbon ne s'attendait certes pas d'être aussi bien reçu. Quand il s'aperçut à qui il avait affaire, il leurra Clara de la belle façon, et lui conta sur sa vie, à lui, les choses les plus étonnantes. Il fit miroiter à ses yeux un avenir tout brillant d'honneurs et de richesses, et Clara, en devenant sa femme, comblait ses vœux et en faisait un mortel heureux au-delà de toute conception.

Pendant une quinzaine ses visites furent assidues et ne firent que confirmer Clara dans sa crédulité, malgré les avertissements de ses amies. Enfin, le mariage eut lieu, et les époux partirent pour New-York.

Clara emporta avec elle tout ce qu'elle avait de bijoux et d'argent. Son mari ne lui avait fait que quelques présents de peu de valeurs, les vrais cadeaux ne devant être faits qu'à New-York.

Le lendemain de leur arrivée dans la métropole américaine, Lairbon quitta l'hôtel de grand matin en disant qu'il reviendrait dans quelques minutes ; à onze heures, il n'était pas encore de retour. Clara aurait bien voulu aller à sa recherche, mais le moyen ! Valait autant chercher une épingle dans une tasserie de foin. A New-York, un mari perdu ne se retrouve point.

Cependant, elle se décida à faire quelques recherches, mais avant elle chercha son portefeuille pour le consulter. Elle ne put le trouver, il avait disparu avec tout son argent, ainsi que sa montre et ses bijoux. Tout ce qu'elle trouva dans un de ses gants, sur une table, fut un morceau de papier sur lequel elle lut ce qui suit :

Ma toute belle,

Comme je vous savais très généreuse, j'en ai profité. J'avais besoin d'argent, je vous en ai emprunté, quitte à le remettre quand je pourrai.

Il ne m'est pas possible de retourner au Canada, le climat y est trop malsain. Veuillez ne plus me chercher, ce sera peine perdue.

J'aurais fait un mauvais mari, voyez-vous, et vous, avec vos idées romanesques, vous auriez fait une épouse à battre quatre fois par jour. Vaut mieux se séparer de suite.

Je ne suis plus comte que vous êtes duchesse,

Votre époux reconnaissant,

ALFRED LAIRBON.

Vous devinez le reste.

La pauvre Clara, sans le sou, eut toutes les misères du monde à obtenir de l'hôtelier ou elle logeait quelques jours de délai, pour faire venir l'argent nécessaire à son retour à Montréal.

Honteuse et confuse de son équipée, elle revint chez elle, regrettant, mais trop tard, d'avoir été si folle.

Clara avait l'âme bien trempée, dès qu'elle se vit forcée de reconnaître que son mari n'était qu'un vaurien, elle étouffa dans son cœur l'amour qu'elle

avait eu pour lui. Ses idées romanesques ne hanterent plus son imagination.

Elle trouva sa consolation dans les œuvres de charité et dans le soin qu'elle prenait de prévenir les jeunes filles contre les dangers des romans.

—Si j'avais été un peu plus fûtée, disait-elle souvent, au lieu d'être la veuve d'un voleur vivant, je m'appellerais madame Poisvert, et je serais heureuse.

STANISLAS COTÉ.

(Imitée de M. de Margerie.)

LA DERNIÈRE ÉTREINTE



DIEU, mère bien-aimée ! toi qui m'as nourri, toi qui as guidé mes premiers pas, toi dont les bras caressants m'ont servi de berceau, toi dont le cœur aimant m'a appris à aimer ! A cette heure où je quitte tout ce qui m'était cher, combien je sens que tu m'es plus chère que tout le reste ! A toi ma dernière étreinte ! que ton cœur soit le dernier qui ait battu contre mon cœur !

—Adieu, enfant de ma jeunesse, radieuse fleur de mon printemps ! Ma jeunesse s'est évanouie, ma vie touche à son automne, mais je n'ai pas accordé un regret aux années disparues. N'étais-tu pas là, toi, ma jeunesse et mon printemps ? Et maintenant tu me quittes pour des dangers dont ta mère ne pourra te garantir ! Quand tu étais enfant, si tu souffrais, si tu t'étais blessé dans tes jeux, tu m'appelais à ton secours, et mes soins t'avaient bientôt guéri. Qui panseras tes plaies maintenant, si le fer de l'ennemi déchire ta chair ? O mon fils, mon fils ! pourquoi faut-il que tu partes !

—Calme-toi, mère : ton fils est ce que tu l'as fait. Te souviens-tu des jours de mon enfance ? Comme tu me souriais, lorsque je m'exerçais aux jeux virils ! Comme tu étais fière de moi, lorsque je l'avais emporté sur mes compagnons ! Et quand je demeurais assis à tes pieds, suivant des yeux ton fuseau qui tournait et tes doigts agiles qui tordaient le fil, comme tu me racontais les exploits de nos aïeux ! Tu m'apprenais, tout petit, l'amour de la patrie, et tu m'embrassais avec une tendresse pleine d'orgueil que je me m'écriais : " Et moi aussi, je serai vaillant ! "

—Hélas ! folle que j'étais ! oui, je me plaisais à voir tes faibles mains essayer de soulever les armes de ton père. Qu'il est beau ! pensais-je : on dirait l'Amour se couvrant des armes de Mars. Et tant que ce n'était que des jeux, je me réjouissais, et mon cœur se gonflait d'orgueil quand mon fils était proclamé le plus fort, le plus agile, le plus brave, entre ses jeunes compagnons. Mon fils, me disais-je, sera un héros, il fera honneur à sa patrie... Oh ! maintenant, je voudrais être l'esclave dont le fils, esclave lui-même, n'a point de foyers à défendre : la guerre, au moins, n'arrache point son enfant de ses bras !

—Courage, mère, courage ! Toi qui m'as appris l'amour de la patrie, toi qui m'as enseigné mon devoir, souviens-toi de tes nobles leçons. Reviens à toi ! et si tu vois ton fils tomber dans la bataille, songe que les larmes de la honte sont cent fois plus amères que celles de la douleur. Mais qu'ai-je besoin de te parler ainsi ? Même à cette heure terrible où nos deux cœurs se brisent, ne me repousserais-tu pas avec horreur si j'avais la lâcheté de te dire : Je reste ! Encore un baiser, et adieu ! Puissé-je te revenir ! car si je reviens, je te reviendrai digne de toi et de nos aïeux.

—Adieu donc, mon fils, ma joie, mon espérance, mon dernier amour ! Non, je ne te retiendrai pas ; non, je ne t'arrêterai point sur la route du devoir ; mais que les dieux immortels exaucent la prière d'une mère ! que toutes les mères s'unissent à moi pour les supplier ! que, par leur puissance infinie, ils versent dans les cœurs des mortels l'amour d'une bienheureuse paix ! que les hommes cessent de se disputer la terre ; qu'ils s'aiment et s'entraident comme des frères ! Alors la guerre impie disparaîtra du monde ; alors les cœurs des mères ne se briseront plus dans un douloureux adieu !

M^{me} J. COLOMB.

On ne prend guère la peine de persuader le peuple quand on peut l'abuser. F. BARRIÈRE.



LA LEÇON DE TRICOT

LA
PORTEUSE DE PAIN

—o—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

—o—
LXXXIII

Le visage de la jeune fille se rasséréna. —D'ailleurs, ajouta le millionnaire, puisqu'il accepte le mariage, c'est qu'il éprouve pour toi une inclination véritable. Lucien Labroue n'est pas homme à enchaîner sa vie, à sacrifier son indépendance à une fortune, quel qu'en soit le chiffre.

—Je le crois comme toi, père. Dis-moi, l'attente sera-t-elle longue ?

—Je ne saurais lui fixer un terme précis. Pour

père, tu tâchera d'abrèger l'attente autant que faire se pourra.

—Je te le promets, j'ai non moins de hâte que toi de voir s'accomplir ce mariage.

—Que tu es bon ! Grâce à toi, ta fille sera la plus heureuse des femmes !

L'heure du dîner était sonnée depuis longtemps. Mary se suspendit au bras de son père et le conduisit à la salle à manger. Paul Harmant se demandait avec épouvante comment il sortirait de l'impasse dans laquelle il venait de s'engager en faisant à sa fille des promesses dont l'accomplissement ne dépendait pas de lui. Tout à coup un éclair lui traversa l'esprit et les nuages sombres entassés sur son front disparurent.

—Ce mariage la sauverait, se dit le millionnaire, il faut qu'il se fasse.

Le lendemain il devait se rendre à Courbevoie de grand matin pour surveiller la mise en caisses de grandes pièces mécaniques qu'il envoyait à Bellegarde où l'on construisait d'importantes usines sur les bords du Rhône. En arrivant à l'usine, le

contremaître qui doivent aller faire l'installation ?

—Ils partiront lundi matin.

—C'est cela, et, en même temps qu'eux, partiront par la grande vitesse les pièces qui leur permettront de faire exécuter les ouvrages de maçonnerie avant l'arrivée des gros colis.

—Tout cela est prévu.

—On aura à prendre à Bellegarde les plans d'une nouvelle construction qui doit se relier à celle existant déjà, et je réfléchis à une chose. Votre présence là-bas serait singulièrement utile.

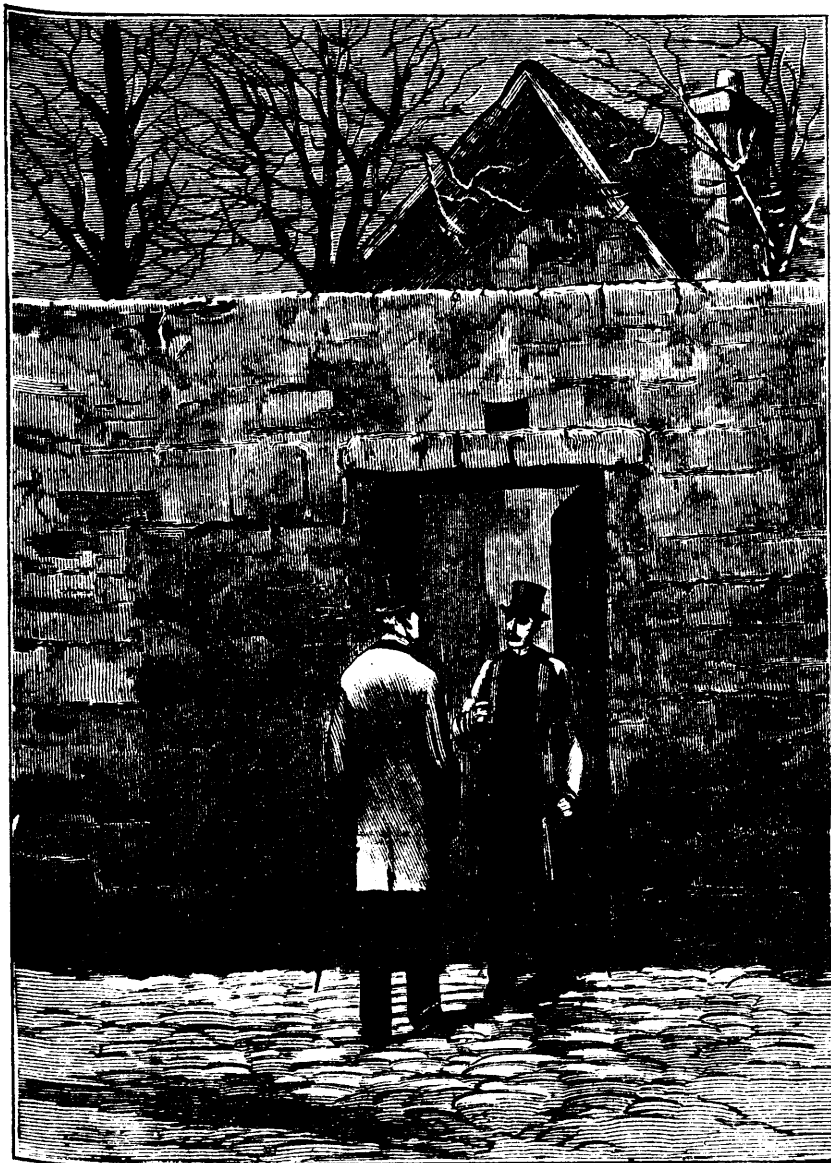
—Si vous le croyez, monsieur je suis prêt.

—Je le crois. Il s'agit d'une maison avec laquelle nous faisons et nous ferons des affaires pour un chiffre énorme. Il est convenable, ne voulant pas me déplacer, que je sois représenté par vous. N'est-ce point votre avis, mon cher Lucien.

—Mon avis est le vôtre, quand dois-je partir ?

—Lundi, par le même train que le contremaître et ses hommes.

—C'est convenu.



Toi, cousin ! dit-il ensuite, voilà de la chance !—(Voir p. 134 col. 1.)



Non, mais je t'achète ton bougeron, ta cotte et ta casquette.—(Voir p. 135 col. 2)

réaliser l'invention de Lucien, peut-être faudra-t-il quelques mois.

—Soit ! je prendrai patience. Mais Lucien me fera la cour.

—Je te répète qu'il est timide.

—La timidité n'empêche point d'aimer et de le dire. Enfin, je le verrai plus souvent, n'est-ce pas ? A cette heure qu'il est presque de notre famille, tu peux le traiter non comme un employé, mais comme un gendre futur.

—Je le ferai certainement. Lucien viendra souvent ici.

—Et il me confirmera la bonne nouvelle que tu viens de me donner ?

—Sans doute.

—Eh bien, me voilà satisfaite, dit Mary joyeusement, j'attendrai tant qu'il faudra. Seulement, toi,

millionnaire trouva Lucien Labroue à son poste, dirigeant les ouvriers. Il lui tendit affectueusement la main. Le jeune homme, qui s'attendait à quelque froideur après la conversation de la veille, serra cette main avec effusion.

—Vous pressez les travaux de Bellegarde ? lui dit le patron.

—Oui, monsieur.

—Où en êtes-vous ?

—Il reste peu de chose à terminer, l'emballage commencera dans une heure.

—Les caisses sont prêtes ?

—Je viens de les visiter à l'atelier de menuiserie.

—Il faut que demain, à la première heure, les colis soient au chemin de fer.

—Ils y seront.

—Vous avez prévenu les deux mécaniciens et

—Je vous donnerai dans l'après-midi mes dernières instructions. Vous veillerez n'est-ce pas, à ce que le chargement sur les camions se fasse ce soir, et à ce que demain, au point du jour on parte pour le chemin de fer.

—Je coucherai ici, monsieur, afin de veiller au départ, et j'accompagnerai moi-même les voitures.

—Je vous en saurai gré. Il est entendu que vous toucherez une indemnité de déplacement de cinq mille francs.

—C'est beaucoup trop, monsieur.

—Je le veux ainsi. Vous chargerez le plus expert des contremaîtres de vous remplacer pour l'inspection des travaux pendant votre absence.

—Gilbert est très capable. C'est lui que je choisirai.

—Parfaitement ! Vous voudrez bien m'écrire

chaque jour pour me tenir au courant de ce qui se passe à Bellegarde. J'y tiens beaucoup.

—Je n'y manquerai pas, monsieur.

Les deux hommes se séparèrent. Paul Harmant gagna son cabinet. Lucien Labroue continua sa surveillance.

—Je suis arrivé facilement à mon but, se dit le millionnaire une fois seul. L'absence de Lucien Labroue durera au moins quinze jours, et, s'il le faut, je trouverai moyen de la prolonger. Pendant cette absence Mary ne me tourmentera pas et j'aurai le temps de prendre des informations. Quelle femme s'est emparée de Lucien? A quelle intrigante a-t-il promis le mariage? Voilà ce que je veux savoir. Comment arriverai-je à ce résultat? Je l'ignore, mais j'arriverai, et malheur à celle qui s'est faite la rivale de ma fille! Je la briserai. La briser, reprit Jacques Garaud après un silence. Un crime comme il y a vingt-et-un ans. Oui, mais si ce crime doit sauver mon enfant, je n'hésiterai pas. Et d'ailleurs rien de plus facile que d'agir sans me compromettre. Je suis assez riche pour payer la disparition d'une femme. Paris n'est-il point bourré de gens à la conscience facile qui pour un peu d'or sont prêts à tout. Je m'adresserai à l'un de ceux-là.

L'ex-contremaître, qui marchait à grands pas dans son cabinet, s'arrêta brusquement.

—Un complice, murmura-t-il, mais ce sera me mettre sous la domination de cet homme, comme je suis déjà à la merci du misérable Ovide Soliveau.

Après avoir prononcé ce nom le millionnaire tressaillit.

—Ovide Soliveau, répéta-t-il. Pourquoi ne m'adresserais-je pas à lui? Ovide est l'instrument qu'il me faut. Mais avant de le lancer sur une piste, j'ai besoin de connaître la jeune fille à qui Lucien a juré fidélité.

LXXXIV

Jacques Garaud s'était remis à marcher. De nouveau il s'arrêta.

—Et il part, poursuivit-il. C'est une maladresse que j'ai faite en l'éloignant si vite, dans la crainte qu'il ne voie Mary et qu'elle ne découvre mon mensonge. Son absence de Paris m'empêchera de dépister la personne qu'il aime et qu'il faut supprimer. Si je retardais son départ? Non, non, qu'il parte. J'arriverai à mon but par Georges Darier, son ami, qui doit être en même temps son confident. Il s'agit maintenant de s'assurer que je peux compter sur Ovide. Je le verrai ce soir.

Vers quatre heures de l'après-midi Lucien Labroue vint avertir monsieur Harmant que la mise en caisse des grandes pièces à destination de Bellegarde était terminée, et qu'on s'occupait du chargement sur les camions.

—Bien, répondit l'industriel, puis il ajouta en prenant divers papiers sur son bureau: Voici les plans des travaux que vous aurez à diriger à Bellegarde, et voici les projets à exécuter. Vous voudrez bien les étudier en route, afin de pouvoir en causer dès votre arrivée avec nos clients.

—Ce sera fait, monsieur.

—Voici en outre deux bons à toucher à la caisse, l'un est de cinq mille francs et représente votre indemnité de déplacement, l'autre est de quinze cents, il vous servira à défrayer de toutes choses les ouvriers qui vous accompagnent. Je vous recommande, mon cher Lucien, beaucoup d'activité.

—Comptez sur moi, monsieur, vous serez satisfait.

—Vous partirez lundi matin.

—Oui, monsieur, par le premier train.

—Bon voyage alors, mon cher enfant, et écrivez-moi tous les jours.

—Je n'y manquerai pas.

—Je ne vous reverrai plus avant votre départ, car je retourne immédiatement à Paris.

Lucien Labroue serra la main que lui tendait son patron et se retira. L'industriel donna l'ordre d'ateler. Au moment où il montait dans sa voiture le cocher demanda :

—Allons-nous à l'hôtel, monsieur?

—Nous allons aux Batignolles, avenue de Cluchy.

—Quel numéro?

—Vous ferez halte à l'entrée de l'avenue.

A l'endroit désigné le cocher arrêta son attelage. Jacques Garaud descendit, commanda de l'attendre, et suivit à pied l'avenue jusqu'au numéro indiqué par Ovide. Le nouveau venu agita vigoureusement cette chaîne. Quelques secondes s'écoulèrent, puis de l'autre côté de la muraille le sable d'une allée craqua sous les pas d'un marcheur invisible. La porte s'ouvrit. Ovide Soliveau parut, rasé de frais, le chapeau sur la tête, son parapluie à la main, vêtu avec soin, bien chaussé et bien ganté. Evidemment il se préparait à sortir. En reconnaissant le visiteur, il poussa une exclamation.

—Toi, cousin! dit-il ensuite, voilà de la chance! Cinq minutes plus tard tu ne me trouvais pas.

—Est-ce une affaire importante qui t'appelle au dehors?

—Nullement. Histoire de me balader sur les boulevards, voilà tout, et d'aller sécher une absinthe en attendant mon dîner.

—Alors, reste avec moi, nous avons à causer.

—A tes ordres cousin.

Ovides effaça pour laisser passer Jacques Garaud, et referma la porte derrière lui. Tout en prononçant les paroles que nous venons de reproduire, il avait étudié le visage de son prétendu parent. Ce visage était sombre. Le Dijonnais en conclut que la visite avait un sérieux motif.

—Est-ce que quelque chose ne va pas à ton gré? demanda-t-il à voix basse.

—Entrons chez toi, je te dirai tout.

Ovide fit traverser à son ex-patron le petit jardin, ouvrit devant lui la porte du pavillon, et l'introduit dans une pièce étroite, simplement, mais proprement meublée et tenue avec beaucoup de soin.

—Tu vois cousin, que depuis que je vis de mes rentes, ou plutôt des tiennes, j'ai de l'ordre! dit Soliveau en riant.

—Tu es très bien installé, mais ce n'est point de ton installation qu'il s'agit, répliqua le faux Paul Harmant. Le motif de ma visite est important. Causons.

—J'allais dîner.

—Nous dînerons ensemble. J'accepte aujourd'hui l'invitation que j'ai déclinée il y a quelques jours.

—Ne pourrions-nous causer en dînant?

—Non.

—Oh! oh! notre entretien exige le huis-clos. C'est grave, alors.

—Tu en jugeras.

—Eh bien, assieds-toi, cousin, et dévide ton chapelet.

Le grand industriel, sans prendre le siège que lui indiquait Ovide, passa la main sur son front et commença ainsi :

—Lors de la visite que tu es venu me faire à Courbevoie, tu as affirmé que tu serais toujours prêt à me servir si j'avais besoin de toi.

—Et je t'affirme de nouveau, la manière dont tu m'as accueilli m'a permis de t'apprécier mieux que je n'avais pu le faire jusqu'à ce moment. Tu l'es conduit véritablement en homme qui a le sentiment de la famille très développé. Aussi, là, vrai, je t'estime. Donc, je le répète que tu peux disposer de moi, et que je suis prêt à te rendre service, si toutefois c'est en mon pouvoir.

—C'est en ton pouvoir.

—Vas-y! je t'écoute.

—Ferais-tu tout ce que je te dirais de faire? Comprends bien la valeur de ce mot : tout.

—Oui, parbleu! je comprends! répliqua-t-il, tout signifie que je devrais obéir à n'importe quel ordre, même s'il s'agissait d'allumer un joli petit incendie, comme tu le fis autrefois. Est-ce cela?

—C'est plus que cela.

—Diable! diable! s'il ne s'agit pas de feu, il s'agit de sang, alors?

—Dans ce cas, que répondrais-tu?

—Que ce n'est pas dans mes habitudes. Je suis un brave garçon de mœurs douces et d'inclinations pacifiques.

—Il s'agit de mon salut. Or, me sauver, c'est conserver pour toi la position que je t'ai faite.

—Es-tu donc en péril? demanda vivement Ovide, tremblant déjà à l'idée de perdre ses rentes.

—Oui.

—Alors, je suis prêt à tout, sans exception, qui te menace me menace. Tu es mon bailleur de fonds

et je tiens à te conserver intact! Est-ce que le passé, après vingt-et-un ans, reviendrait sur l'eau?

—Oui.

—Il y a prescription.

—Il n'y a jamais prescription pour le scandale, et le scandale peut me perdre aussi sûrement que la cour d'assises.

—Explique-toi donc, et franchement. J'ai besoin, pour agir, de connaître le fort et le faible de ta situation.

—Je te dirai tout. Lors de mon arrivée à Paris un hasard diabolique a jeté sur ma route le fils de Jules Labroue.

—Celui que tu as... Oui, connu, Lucien Labroue. Je le savais.

—Tu le savais! répéta le millionnaire étonné.

—Parfaitement. On a prononcé son nom devant moi, tandis que je me trouvais dans ton cabinet, à l'usine. Dame, je possède un peu de jugeotte, j'ai deviné que c'était le fils de l'autre, et j'ai trouvé très malin à toi, très malin, très malin, d'avoir amené ce jeune homme chez toi pour le tenir sous ta main.

—C'est parce que je connais la pensée de Lucien Labroue que je l'ai pris avec moi, répondit Jacques Garaud.

—Et cette pensée?

—Est immuable et inébranlable. Le but de sa vie est de venger la mort de son père.

—Voilà un garçon qui cherche midi à quatorze heures. La mort de son père est vengée puisque un jury plein d'intelligence a condamné Jeanne Fortier à la réclusion perpétuelle.

—Il ne croit pas Jeanne Fortier coupable.

—Ah! bah! et pourquoi ça?

—Parce qu'il a le pressentiment de la vérité. C'est Jacques Garaud qu'il accuse et dont il nie la mort.

—Diable! diable! Mon opinion se modifie considérablement! Puisqu'il en est ainsi, la présence de Lucien Labroue chez toi est dangereuse.

—Elle le deviendrait surtout si la fatalité voulait qu'il rencontrât Jeanne Fortier et que cette femme me reconnût.

—Rencontre impossible.

—Pourquoi?

—Jeanne Fortier est en prison et n'en sortira jamais.

—Elle s'est évadée. Elle est libre.

LXXXV

Ovide Soliveau fit un brusque haut-le-corps.

—Libre, répéta-t-il. Saperlipopette, mauvaise affaire! ils pourraient en effet se rencontrer, et il ne le faut pas! Bref, c'est Lucien Labroue que tu juges opportun de supprimer?

—Non, répondit le millionnaire.

—Jeanne Fortier, peut-être?

—J'ignore où elle se trouve.

—Alors, n'ayant jamais su deviner les rébus, je donne ma langue aux chats.

—Je vais m'expliquer.

—Je ne demande que cela!

—Tu sais si j'aime ma fille Mary.

—Il faut te rendre cette justice qu'au point de vue de la sensibilité paternelle tu es organisé! tu ferais pour ma petite cousine les plus fortes sottises.

—Pour elle je brûlerais Paris, j'anéantirais le monde si j'en avais le pouvoir, oui, je l'aime de toutes mes forces, de toute mon âme, je l'aime à mourir si elle mourait et tu sais qu'elle est bien malade.

—Il faut qu'elle vive et le plus longtemps possible. Diable! s'écria Soliveau, mais à quel propos ces idées lugubres? Qu'est-ce que ta fille vient faire dans tout cela?

—Un mot suffira pour te faire comprendre.

—Dis-le donc bien vite, ce mot.

—Mary aime Lucien Labroue.

—Et c'est cela qui te chiffonne! fit gaiement Ovide. Décidément, ma vieille branche, tu baises! Je ne te reconnais plus! Mais ce "béguin" de Mary pour Lucien est ta branche de salut! Dépêche-toi de donner ta fille au jeune homme et tout ira bien! Une fois que M. le maire aura prononcé le "conjungo," plus rien à craindre. Supposons que Lucien devenu ton gendre et ton associé rencontre Jeanne Fortier. Supposons que Jeanne Fortier fasse entrer plus profondément

encore dans son esprit qu'elle n'est pas coupable. Supposons qu'ils cherchent ensemble le véritable incendiaire d'Alfortville, le véritable meurtrier de Jules Labroue et qu'ils le trouvent, il est clair que Lucien lui-même imposerait silence à Jeanne Fortier. Pourrait-il provoquer un scandale autour de l'homme dont il aurait épousé la fille ? jamais de la vie !

—J'avais fait ce calcul en apprenant l'amour de Mary pour Lucien, répondit le faux Paul Harmant.

—Eh bien ?

—Eh bien ! le mariage est impossible.

—Allons donc ! Est-ce que le jeune homme serait déjà marié, par hasard ?

—Il n'est pas marié, mais il aime une jeune fille, et il a juré de l'aimer toujours et de l'épouser.

—Elle est donc bien riche, cette jeune fille ?

—Elle ne possède pas un sou !

—En voilà un idiot ! c'est trop bête, c'est invraisemblable !

—Soit, mais il est malheureusement vrai que Lucien a refusé la main de Mary.

—Je commence à comprendre. C'est la péronnelle qui vient mettre des bâtons dans les roues de tes projets qu'il s'agit de supprimer.

—C'est elle !

—Quand elle aura disparu, Lucien Labroue ne sera pas assez nigaud pour laisser échapper la fortune que tu lui offres.

—C'est sur cela que je compte pour sauver ma fille.

—Eh bien, cousin, je me charge d'arranger l'affaire. Tu as confiance en moi, ça m'honore.

Tu es venu tout droit à moi, ça me flatte. Je suis ton homme ! Sois tranquille, avant peu, ma cousine Mary s'appellera Madame Lucien Labroue. A propos, comment se nomme la particulière de ce coco-là et où perche-t-elle ?

—Je n'en sais rien.

—Bigre, voilà un renseignement qui ne me conduira pas loin.

—J'en conviens, mais voici un expédient auquel j'ai pensé, et qui peut nous amener à découvrir ce que j'ignore ?

—Quel est cet expédient ?

—J'envoie Lucien passer trois semaines à Bellegarde pour mettre en place des machines et relever des plans.

—Parfait ! Nous ne l'aurons pas sur les talons pendant ce temps-là.

—Il couchera ce soir à l'usine afin de pouvoir faire expédier demain, dès la première heure, les machines qu'il accompagnera au chemin de fer de Lyon.

—Après ?

—Il partira lundi matin.

—Pas un mot de plus ! interrompit Ovide. C'est compris ! Ayant son dimanche libre, et filant le lundi, il conascrera nécessairement la journée à faire à son idole ses plus touchants adieux.

—Cela me paraît probable.

—C'est plus que probable, c'est certain. Donc il faut établir une surveillance et savoir où le jeune homme ira traîner ses guêtres en sortant de l'usine, après avoir accompagné les machines au chemin de fer.

—Oui, c'est parfaitement cela.

—Eh bien, cousin, nous le saurons, je te le promets, et quand je fais une promesse, je la tiens.

—As-tu besoin d'argent ? demanda Jacques Garaud.

—Voilà ce que j'appelle une question pleine de tact ! dit Ovide en riant. On devine tout de suite qu'on traite avec un homme pratique ! Certes, il me faudra de l'argent, car il y aura des dépenses indispensables. Mais regarde comme je suis gentil, cousin ! je ne te demande rien, quant à présent. Quand nous connaissons la besogne, nous ferons le prix, je te dirai ce que cela vaut. A quelle heure Lucien Labroue quittera-t-il la fabrique demain matin ?

—Entre cinq et six heures.

—Où se trouve son logement particulier ?

—Rue de Miroménil, numéro 87.

—Suffit, on le filera. Maintenant que tout est entendu, j'ai une faim de loup. Allons dîner.

—Laisse-moi partir le premier. Je vais rejoindre mon cocher qui stationne à l'entrée de l'avenue.

Je l'enverrai prévenir chez moi que je ne rentrerai pas dîner.

—Moi, pendant ce temps, j'irai t'attendre au restaurant du père Latuile. On n'y est point mal. C'est là que je prends mes repas.

—Je ne tarderai guère à t'y rejoindre.

Les deux hommes sortirent du pavillon l'un après l'autre. Le faux Paul Harmant se dirigea vers sa voiture et dit à son cocher :

—Vous allez retourner à l'hôtel et vous ferez prévenir mademoiselle qu'elle ne m'attende pas, que je dine dehors et que je ne sais à quelle heure je reviendrai.

—Bien, monsieur.

Le cocher s'éloigna au grand trot de ses chevaux. Mary était trop habituée aux absences de son père pour s'en inquiéter. Elle mangea seule et regagna son appartement. Jacques Garaud quitta son prétendu cousin vers onze heures du soir.

—Ovide est bien l'homme qu'il me fallait, pensait-il en prenant le chemin de la rue Murillo. Avec lui, je triompherai de tous les obstacles.

—Le Dijonnais se disait de son côté :

—Peste ! Il s'agit de conserver mes rentes ! Quant au prix du travail à faire, j'aurai soin qu'il atteigne un chiffre coquet ! Le cousin est riche, il peut payer.

Tout en monologuant, Soliveau rentra chez lui. Tout à coup il se toucha le front.

—C'est aujourd'hui samedi, jour de la paye de quinzaine ! se dit-il. Les ouvriers bambocheurs sont encore dans les " assommoirs." Voilà mon affaire. Je suis sauvé !

En un tour de main il revêtit son costume américain frippé par le voyage, se coiffa d'un vieux chapeau mou, sortit de chez lui et se dirigea vers la partie basse de l'avenue celle qui se rapproche de la barrière. Ovide s'approcha de la porte vitrée d'un assommoir et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait là des maçons en bourgerons et cottes maculés de plâtre, des forgerons, des peintres, des ouvriers de différents corps d'état. L'ivresse naissante rendait les conversations fort bruyantes. Quelques hommes jouaient aux cartes, d'autres chantaient, d'autres criaient, tous fumaient. Ovide allait poser la main sur le bec de canne, faire jouer la serrure et entrer, quand la porte s'ouvrit pour laisser sortir un maçon couvert de plâtre et complètement ivre. C'était un homme de quarante ans environ. Il s'arrêta sur le seuil, titubant en regardant Soliveau avec un sourire bestial. Puis il demanda d'une voix pâteuse :

—Est-ce que tu viens pour me payer un litre, toi, mon ami, que je ne connais pas ?

LXXXVI

—Te payer un litre ? répéta le Dijonnais en riant. Tout de même, mais pas ici.

—Où tu voudras, pourvu que ce soit du chenu, du vin bouché, dit l'ivrogne. Tu me fais l'effet d'un vrai zig, et tu dois avoir des monacos. Moi, je suis raiguisé. J'ai touché ma paye, j'ai payé mon gargon. Je me suis entonné pas mal de litres. Je n'ai plus un radis et j'ai encore soif. D'abord, moi, j'ai toujours soif. C'est mon tempérament.

Arrosons-nous la dale, la dale, la dale,

Arrosons-nous la dale, la dale du cou !

En disant et en chantant ce qui précède, l'homme au bourgeron couvert de plâtre avait saisi le bras d'Ovide, et s'y cramponnait pour garder son équilibre. Ils firent ainsi quelques pas, Soliveau s'arrêta brusquement et demanda :

—Veux-tu gagner vingt francs ?

—Vingt francs, tu veux me faire gagner vingt francs ! T'es donc un banquetier, toi !

—Non, mais je t'achète vingt francs ton bourgeron, ta ceinture, ta cotte et ta casquette.

L'ivrogne eut un bruyant éclat de rire, coupé par un hoquet.

—Mes frusques ! bégaya-t-il ensuite, qu'est-ce que tu veux faire de mes frusques ?

—Je suis comédien. Je dois jouer demain un rôle de maçon au théâtre des Batignolles, et je veux un costume " nature."

—Ça, c'est drôle ! Et tu m'achètes un jaunet ma défroque ?

—Oui.

—Eh bien ! affaire entendu. Aboule tes quatre " roues de derrière," v'la déjà ma casquette.

(La suite au prochain numéro.)

NOTES ET IMPRESSIONS

Si l'on savait combien il y a de douceur à être bienveillant, tout le monde voudrait l'être.—ED. CHARTON.

Apprendre plusieurs langues, est l'affaire d'une ou deux années ; être éloquent dans la sienne demande la moitié de la vie.—VOLTAIRE.

Le peuple est peu sensible aux délicatesses du goût ; par cela même il force les auteurs à concevoir plus grandement pour l'intéresser.—BÉRANGER.

Brûler une lettre est faire un meurtre moral : dans les cendres d'une correspondance anéantie, il y a toujours quelques parcelles de deux âmes.—THÉOPHILE GAUTIER.

Ceux qui ont des croyances échappent aux crédulités.—A DELPIT.

Les hommes qui méprisent leurs semblables sont suspects ; ils doivent avoir, sans le dire, de très bonnes raisons pour se mépriser eux-mêmes. Quelque clair-voyants, quelque observateurs que nous soyons, il n'y a guère qu'un cœur que nous connaissions bien, dans ses replis les plus cachés, c'est le nôtre. Or s'il existe, et je le crois, un fonds commun dans l'humanité, c'est surtout en étudiant son propre cœur qu'on apprend à connaître le cœur des autres.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

En général on n'ouvre pas suffisamment ses fenêtres ; c'est cependant le premier soin qu'il faudrait avoir le matin pour renouveler l'air, toujours concentrée, des chambres à coucher. Beaucoup de médecins considèrent cette précaution comme un des meilleurs antiseptiques, et nous ne pouvons trop recommander à tous nos lecteurs de bien aérer leurs chambres. C'est un des principes les plus importants de l'hygiène.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No. 110.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

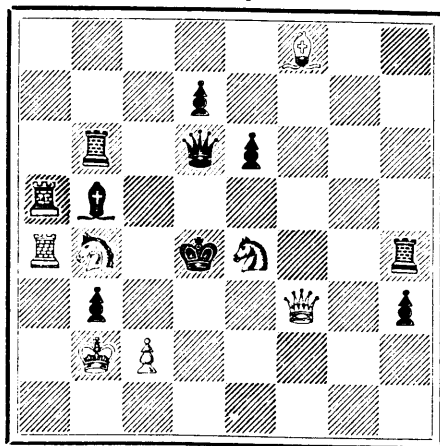
Il faut qu'on XXXXX le chapon
Et qu'on XXXXX le Maçon.

No. 111.—MÉTAGRAMME

De fillette blonde
Le gentil chapeau.
L'ornement de blonde
Auprès du bandeau.
Le pauvre manteau
De la vagabonde.

No. 112.—PROBLÈME D'ÉCHECS

Noirs—8 pièces



Blancs—8 pièces

Les Blancs jouent et font échec et mat en 2 coups.

SOLUTIONS :

No. 107.—Le mot est : Secret.

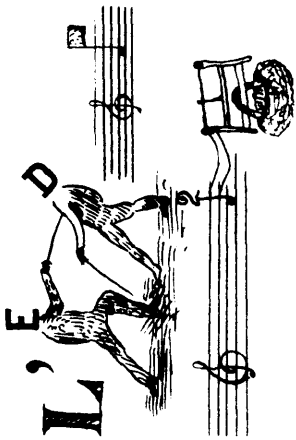
No. 108.—Le nom est : Mirabeau.

No. 109.—Les mots sont : L'Amante. La Mante et La Menthe.

ONT DEVINE :

Mlle Délima Pelletier, l'Islet ; Mlle N. Tranchemontagne, Montréal ; J.-B. Clément, fils. Ste-Scholastique ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, St-Raymond.

REBUS.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien

CHOSSES ET AUTRES

Le foin se vend \$20 la tonne à New-Jersey.

Qu'est-ce qui empêche de trouver le bonheur ? C'est de le chercher.

Dix mille hommes sont employés sur le Pacifique Canadien dans les Montagnes Rocheuses.

Sur les 75 archevêques et évêques des Etats-Unis, il y en a huit d'origine française, un d'origine suisse et un d'origine espagnole.

M. le sénateur Cochrane possède dans le Texas 5,000 chevaux, 60,000 bêtes à cornes et 5,000 moutons, dans dans un pacage seulement.

L'arrêt d'un train de chemin de fer coûte environ 30 à 50 centins. Cette évaluation est le résultat d'une enquête récemment faite aux Etats-Unis par des gens du métier.

Pendant l'année dernière il y a eu 3,377 meurtres commis aux Etats-Unis, il y a eu 313 exécutions, sur lesquelles 103 l'ont été par voie légale et 210 ont été exécutés sommairement par la voie du juge Lynch.

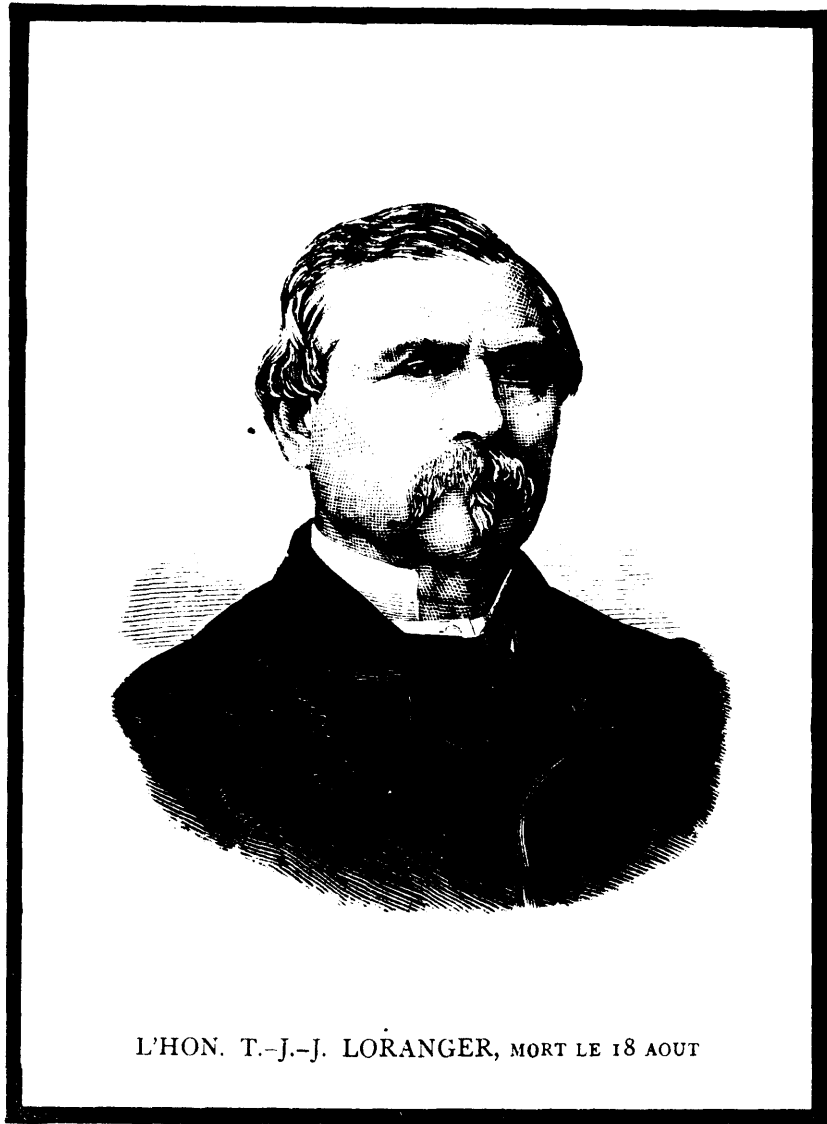
En 1884, le choléra a enlevé 12,000 personnes en Italie, 8,000 en France, 1,000 en Espagne et 2,000 ailleurs, soit en tout 23,000. Cette année, en Espagne seulement, il a déjà coûté la vie de 36,000 personnes, et a fait son apparition en France et en Portugal.

Riel a très peu changé dans ses habitudes depuis sa condamnation. Il écrit et prie tout le jour. Il est à préparer une histoire complète de la dernière révolte et de la précédente, et il exprime la confiance qu'il ne sera pas exécuté.

La population de l'Europe a augmenté dans un siècle de 145 millions à 350 millions. Les Anglais se sont multipliés cinq fois, les Russes quatre fois, et les Allemands moins de trois fois, tandis que les Français et les Espagnols n'ont augmenté que d'environ cinquante pour cent.

La ville de Pittsburg, Pen., fabrique chaque année 85,000,000 de bouteilles, plus 42,000,000 de cheminées de lampes, dont une partie s'exporte dans l'Amérique Centrale et celle du Sud. Cette ville possède 20 fabriques de verres à vitres, ayant 266 fournaies, faisant 838,440 caisses.

Une riche veuve du comté de Sus-



L'HON. T.-J.-J. LORANGER, MORT LE 18 AOUT

SOUVENIR

Nos lecteurs savent qu'il n'y a pas de meilleurs souvenirs de famille que le portrait de nos chers défunts. C'est une seconde mémoire du cœur que l'on met sous les yeux de nos parents et amis. Nous leur présentons donc aujourd'hui un artiste de grand talent,

MONSIEUR HENRI LARIN,

NO. 18, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

sex (Angleterre), vient de mourir, léguant à la société protectrice des animaux de Londres une somme de 150,000 francs ; pour l'établissement d'abreuvoirs à l'usage des bestiaux, 50,000 francs ; au refuge pour les chiens perdus, 25,000 francs. Afin de justifier ces largesses, la testatrice constate "qu'elle n'a jamais eu à se plaindre d'aucun animal, mais qu'elle n'a, en revanche, rencontré que méchanceté et ingratitude chez la plupart des membres du genre humain auxquels elle a eu affaire."

FLAVIEN J. GRANGER, PAPETIER, 13, COTE ST-LAMBERT, Montréal.

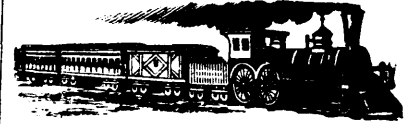
Fourrages de bureau, Livres blancs, Impressions, Reliures, Papiers d'emballage. Importation sur commande, de livres publiés en Europe. Articles de Paris.

GRANDE EXCURSION



A TROIS-RIVIERES, DIMANCHE, LE 6 SEPTEMBRE PROCHAIN, Par le splendide vapeur CANADA, AU PROFIT DE L'UNION SAINT-PIERRE

Cette excursion est organisée par la Société elle-même, afin de donner tout l'avantage possible à ceux qui voudront y prendre part. Le départ se fera du quai Bonsecours, à 7 hrs précise a.m., et de Trois-Rivières à 4 hrs. Nous espérons que tous les amis de la Société se feront un devoir d'y prendre part, vu que le but de la société est de secourir les malades, la veuve et les orphelins. Prix du passage, aller et retour, \$1.00. Il y aura à bord un concert donné par le corps de musique "L'UNION MUSICALE." Billets en vente par tous les membres de la société, et chez MM. Picault et Contant, 1457 rue Notre-Dame.



Chemin de Fer Intercolonial

ARRANGEMENTS D'ÉTÉ

A partir de 1er JUIN 1885, les trains express de voyageurs circuleront tous les jours Dimanches exceptés, comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A. M.
Partant de Lévis.....	8.15 "
Arrivant à la Rivière-du-Loup.....	11.50 P. M.
" à Trois-Pistoles.....	12.55 "
" à Rimouski.....	2.30 "
" à Petit Métis.....	3.23 "
" à Campbellton.....	7.00 "
" à Dalhousie Junction.....	7.40 "
" à Bathurst.....	9.28 "
" à Newcastle.....	10.57 "
" à Moncton.....	1.40 A. M.
" à St-Jean.....	5.30 "
" à Halifax.....	9.15 "

Les trains du chemin de fer du Grand-Tronc partant de Montréal à 10.15 P. M. connectent avec les trains à la Pointe-Lévis.

Les Trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à St-Jean.

Tous les trains marchent sur l'heure du temps conventionnel de l'Est.

On peut obtenir des billets de passage par chemins de fer ou bateaux à vapeur pour tous les points en bas du fleuve et les Provinces Maritimes.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passage, le taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est.

No 136 1/2 rue St-Jacques (en face du St Lawrence Hall), Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant-en-chef MONCTON, N.-B., juin 1885.

EAU MINERALE DE SAINT-LEON

En faisant usage de cette eau merveilleuse vous vous préserverez des maladies contagieuses et vous jouirez toujours d'une excellente santé. L'eau minérale de St-Léon guérit toutes les maladies. Faites-en usage et vous n'aurez pas besoin de médecin. Reçue tous les jours par

E. MASSICOTTE & FRERE, Seuls agents pour Montréal, 217, rue St-Elizabeth

(Téléphone No. 810 A.)

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie

GEBHARDT-BERTHIAUME,

No 30, Rue St-Gabriel, Montréal

Impressions de toutes sortes en lithographie et en typographie exécutées avec soin sous le plus court délai.

Pancartes, Cartes d'affaires, Programmes, Lettres Funéraires, Circulaires, Affiches, etc. Factums imprimés promptement et à bas prix.

TOUJOURS EN MAINS :

Blancs pour avocats, notaires et pour les municipalités. Etiquettes pour épiciers, droguistes, etc.

DR. H. E. DESROSIERS,

70, RUE ST-DENIS,

MONTREAL

DR. J. LEROUX,

2445, RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL

N. G. GOYETTE,

BOUCHER,

MARCHE D'HOCHELAGA,

Etaux 1 et 3

L'administration du MONDE ILLUSTRÉ est en état de procurer tous les numéros depuis le commencement, à ceux qui désireront conserver la série.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-propriétaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No. 30, Montréal.